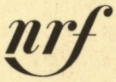
MARGUERITE DURAS

LE MARIN DE GIBRALTAR

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

৫,৪৪.

ŒUVRES DE MARGUERITE DURAS

LES IMPUDENTS (1943, *roman,* Plon - 1992 Gallimard).

LA VIE TRANQUILLE (1944, *roman,* Gallimard).

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE (1950, *roman,* Gallimard).

LE MARIN DE GIBRALTAR (1952, *roman,* Gallimard).

LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA (1953, *roman,* Gallimard).

DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, *suivi de* LE BOA - MADAME DODIN - LES CHANTIERS (1954, *récits,* Gallimard).

LE SQUARE (1955, *roman,* Gallimard).

MODERATO CANTABILE (1958, *roman,* Éditions de Minuit).

LES VIADUCS DE LA SEINE-ET-OISE (1959, *théâtre,* Gallimard).

DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ (1960, *roman,* Gallimard).

HIROSHIMA MON AMOUR (1960, *scénario et dialogues,* Gallimard).

UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (1961, *scénario et dialogues,* en collaboration avec Gérard Jarlot, Gallimard).

L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS (1962, *récit,* Gallimard).

LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN (1964, *roman,* Gallimard).

THÉÂTRE I : LES EAUX ET FORÊTS - LE SQUARE - LA MUSICA (1965, Gallimard).

LE VICE-CONSUL (1965, *roman,* Gallimard).

LA MUSICA (1966, *film,* coréalisé par Paul Seban, distr. Artistes associés).

L'AMANTE ANGLAISE (1967, *roman,* Gallimard).

L'AMANTE ANGLAISE (1968, *théâtre,* Cahiers du Théâtre national populaire).

THÉÂTRE II : SUZANNA ANDLER - DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES - YES, PEUT-ÊTRE - LE SHAGA - UN HOMME EST VENU ME VOIR (1968, Gallimard).

DÉTRUIRE, DIT-ELLE (1969, Éditions de Minuit).

Suite de la bibliographie en fin de volume

LE MARIN DE GIBRALTAR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARGUERITE DURAS

LE MARIN DE GIBRALTAR

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1952.*

à Dionys

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Nous avions déjà visité Milan et Gênes. Nous étions à Pise depuis deux jours lorsque je décidai de partir pour Florence. Jacqueline était d'accord. Elle était d'ailleurs toujours d'accord.

C'était la deuxième année de la paix. Il n'y avait pas de place dans les trains. A toutes les heures, sur tous les trajets, les trains étaient pleins. Voyager était devenu un sport comme un autre et nous le pratiquions de mieux en mieux. Mais cette fois, à Pise, lorsque nous arrivâmes à la gare, les guichets étaient fermés, on ne délivrait même plus de billets pour aucun des trains en partance. Nous pensâmes aux cars. Mais pour les cars non plus on ne délivrait plus de billets. Malgré ces empêchements je me jurai de gagner Florence dans la journée. Quand je voyageais j'avais toujours de ces acharnements-là, il me fallait toujours voyager davantage, et ce jour-là, la seule idée d'attendre au lendemain pour voir Florence m'était insupportable. Je n'aurais sans doute pas su dire pourquoi, ce que j'attendais de cette ville, quelle révélation, quel répit j'en espérais. Si je n'avais plus en effet d'autres impatiences que celles-là je ne les élucidais jamais. Après l'échec des cars je me renseignai encore. On me dit qu'il y avait des équipes d'ouvriers qui rentraient à Florence chaque samedi, vers six heures, que leurs camionnettes étaient stationnées place de la gare, que parfois ils prenaient des gens.

Nous allâmes donc place de la gare. Il était cinq heures. Nous avions une heure d'attente. Je m'assis sur ma valise et Jacqueline sur la sienne. La place avait été bombardée et à travers la gare

Extrait de la publication

détruite on voyait arriver et partir les trains. Des centaines de voyageurs passaient devant nous, éreintés, suants. J'imaginais qu'ils venaient tous de Florence ou qu'ils y allaient et je les regardais avec envie. Il faisait déjà chaud. Les quelques arbres qui restaient sur la place avaient leur feuillage brûlé par le soleil et la fumée des trains et ils ne donnaient que très peu d'ombre. Je ne pensais qu'aux camionnettes et ça m'était égal d'avoir chaud. Au bout d'une demi-heure Jacqueline me dit qu'elle avait soif, qu'elle aurait bien bu une limonade, qu'on avait le temps. Je lui dis d'y aller seule parce que moi, je ne voulais pas rater les ouvriers. Elle y renonça et acheta des gelati. Nous les mangeâmes vite, elles fondaient dans nos doigts, elles étaient trop sucrées et augmentèrent notre soif. C'était le 11 août. Les Italiens nous avaient prévenus qu'on allait vers la canicule, que celle-ci arrivait en général vers le 15 août. Jacqueline me le rappela.

— Ce n'est rien encore, dit-elle, qu'est-ce qu'on va prendre à Florence.

Je ne lui répondis pas. Deux fois sur trois je ne lui répondais pas. L'été m'angoissait. Parce que sans doute désespérais-je de jamais trouver à vivre quelque chose qui s'accordât à lui. Ça me déplut qu'elle en parlât sur ce ton.

Les ouvriers arrivèrent enfin. Ils venaient, par groupes. C'étaient des maçons qui travaillaient à la reconstruction de Pise. Quelques-uns étaient en tenue de travail. Le premier groupe se mit à courir vers une petite camionnette bâchée qui n'était pas loin de nous.

Jacqueline courut vers l'ouvrier qui s'installait au volant de la camionnette. Une femme, croyait-elle, avait plus de chances qu'un homme de le fléchir. Elle lui expliqua en italien, elle avait fait deux mois de méthode Assimil en vue de nos vacances, moi aussi d'ailleurs, que voilà, nous étions deux Français en panne de transport, que nous voulions aller à Florence, et que s'il voulait nous prendre dans sa camionnette, ça serait bien gentil. Il accepta aussitôt. Je m'assis à côté de lui pour mieux voir la route. Jacqueline s'installa à l'arrière. Au ministère des Colonies, j'étais plus près de la fenêtre qu'elle. C'étaient des façons qui m'étaient devenues si habituelles qu'elle ne s'en formalisait même plus. Du moins je le croyais. Elle s'installa docilement à l'arrière. La camionnette était bâchée et il faisait cet après-midi-là

Extrait de la publication

quelque trente-six degrés à l'ombre. Mais il était entendu qu'elle, elle ne souffrait pas de la chaleur. En quelques minutes la voiture fut au complet. On démarra. C'était six heures du soir. La sortie de la ville était très encombrée, envahie par les bicyclettes. Le chauffeur jurait et injuriait les cyclistes qui roulaient en rangs, impassibles, malgré ses coups de klaxon. Il avait passé deux ans en France, étant enfant — ce fut la première chose qu'il me dit — et il parlait le français. Il s'énerva donc en français — parce que j'étais là. Et fort. Bientôt, il n'en eut pas seulement qu'après les cyclistes. Il n'y avait pas de travail à Florence, il fallait venir ici pour en trouver, à soixante-quinze kilomètres. Tout était difficile pour les ouvriers. Ce n'était pas une existence que la leur. La vie était chère. Les salaires étaient bas. Ça ne pourrait pas continuer longtemps. Il fallait que les choses changent. La première chose à changer, c'était le gouvernement. Il fallait le renverser, liquider l'actuel Président. Il parla de ce dernier. Quand il prononçait son nom honni, il brandissait les poings dans un geste d'impuissance et de rage et ne reprenait son volant que de justesse et à regret. L'auto faisait des embardées, le vent s'engouffrait dans la camionnette et les bâches claquaient comme des fouets. Mais personne à l'intérieur ne paraissait s'en émouvoir. Je me dis que ça devait être chaque semaine comme ça, chaque samedi, quand ce chauffeur s'énervait à la sortie de Pise, à propos des cyclistes. Je n'avais pas peur. J'avais eu trop peur de ne pas partir pour Florence dans la journée pour m'effrayer de quoi que ce soit d'autre, fût-ce même de ne pas y arriver. Hébété de satisfaction, j'écoutais le chauffeur.

Peu après la sortie de Pise, avant d'arriver à Cascina, des petits cris étouffés s'élevèrent de dessous la bâche. C'était Jacqueline. Les ouvriers devaient la courtiser d'un peu près. Ces cris rieurs étaient très reconnaissables. Le chauffeur les entendit lui aussi.

— Si vous voulez, me dit-il d'un air gêné, votre femme, elle peut venir à côté de moi.

— Ce n'est pas la peine.

Il me regarda, étonné, puis il sourit.

— Chez nous, on est très jaloux. En France, on est moins, non?

— Sans doute.

— Ils ont bu quelques verres avant de partir. Aujourd'hui,

Extrait de la publication

c'est jour de paiement. C'est pourquoi. Ça ne fait rien, vraiment?

Il s'amusait.

— C'est naturel, dis-je, quand une femme est enfermée avec des hommes, surtout s'ils ont bu.

— C'est bien de n'être pas jaloux. Moi, je ne peux pas.

Les ouvriers riaient. Jacqueline poussa un cri un peu plus agacé. Il me regarda, toujours très étonné.

— On vit très seuls, dis-je, on ne voit jamais personne, alors ça me fait un certain plaisir que d'autres... enfin, vous comprenez.

— Vous êtes mariés depuis longtemps, c'est pourquoi, non?

— On se connaît depuis longtemps, oui, mais on n'est pas mariés. On va se marier. Elle y tient beaucoup, elle ne sera heureuse que lorsqu'on sera mariés.

On rit tous les deux.

— Beaucoup de femmes, elles sont comme ça, pour le mariage.

D'habitude les gens contents de leur sort, ou simplement sans inquiétude, me faisaient souffrir. Mais lui, je le supportais très bien.

— L'amour, dit-il, c'est comme les autres choses, ça ne peut durer toujours.

— Elle est gentille, dis-je.

— Je vois, dit-il en riant.

On dépassa Cascina. La route était beaucoup plus libre. Il était d'humeur à bavarder. Il me posa les questions d'usage.

— C'est la première fois que vous venez en Italie?

— La première fois.

— Il y a longtemps que vous êtes là?

— Quinze jours.

— Alors, les Italiens, comment vous les trouvez?

Il me posa la question sur un ton provocant, avec une arrogance un peu enfantine. Puis il attendit ce que j'allais dire, l'air fermé tout à coup, faussement attentif à la conduite de sa camionnette.

— Je ne peux pas très bien savoir encore, dis-je, je n'en connais pas. Mais quand même, il me semble qu'on peut difficilement ne pas les aimer.

Il sourit.

— Ne pas aimer les Italiens, dis-je, c'est ne pas aimer l'humanité.

Il se détendit tout à fait.

— On a dit beaucoup de choses sur eux pendant la porcheria di guerra.

— Qu'est-ce qu'on ne fait pas croire aux gens pendant la guerre, dis-je.

J'étais fatigué. Il ne s'en rendit pas compte tout de suite.

— Et Pise, c'est belle Pise, non?

— Oh oui, dis-je, c'est belle.

— Heureusement, la place, elle a pas été touchée par les bombes.

— Heureusement.

Il se tourna vers moi et me regarda. Je faisais un effort pour lui répondre et il le vit.

— Vous êtes fatigué, dit-il.

— Un peu.

— La chaleur, dit-il, et le voyage.

— C'est ça, dis-je.

Mais quand même il avait envie de bavarder. Il me parla de lui et je n'eus plus, pendant une vingtaine de minutes, à lui répondre. Il me dit qu'il s'intéressait à la politique, depuis la libération, oui, surtout depuis qu'il avait fait partie d'un comité d'usine dans le Piémont. C'était la plus belle période de sa vie. Lorsque ces comités avaient été dissous, dégoûté, il était revenu en Toscane. Mais il regrettait Milan, « parce que c'est vivante, Milan ». Il parla beaucoup de ces comités d'usine, de ce qu'avaient fait les Anglais.

— C'est dégoûtant ce qu'ils ont fait là, non?

La chose lui importait beaucoup. Je lui dis que c'était dégoûtant. Il recommença à parler de lui. Maintenant, il était maçon à Pise. Beaucoup de reconstruction à Pise. La camionnette, elle était à lui. Il l'avait eue à la libération et il l'avait gardée. Tout en parlant, lorsque nous traversions des villages il ralentissait pour que je puisse bien voir, les églises, les monuments, les inscriptions à la craie sur les murs : Viva il partito comunista et le W renversé devant il Re. Je regardais chaque fois si attentivement qu'il n'en laissait passer aucune.

Nous arrivâmes à Pontedera. Il reparla de sa camionnette. La façon dont il l'avait eue le préoccupait un peu.

— Qu'est-ce que vous voulez, j'aurais dû la rendre aux camarades du comité, mais non, je l'ai gardée.

Extrait de la publication

Il vit très bien que ça ne m'indignait pas du tout.

— J'aurais dû mais je n'ai pas pu. Je conduisais cette camionnette depuis deux mois, alors ce n'était pas possible.

— Beaucoup auraient fait la même chose, dis-je.

— Je me disais, je n'en aurai pas d'autre de toute ma vie, il y a comme ça des choses, on ne peut pas s'empêcher de faire, on peut même voler. Cette auto, quoi, je l'ai volée. Mais le regretter, ça, je ne peux pas.

Il m'expliqua que c'était un clou qui ne dépassait pas le soixante, comme je pouvais voir, mais qu'il était quand même bien content de l'avoir. Ah, il aimait bien ça, les autos. D'ailleurs, avec un bon rodage de soupapes, elle irait jusqu'à quatre-vingts. Mais voilà, il n'avait jamais le temps de le faire. Elle lui rendait encore bien des services. Grâce à elle, à la belle saison, il allait en week-end dans un petit port de pêche sur la Méditerranée, il emmenait des copains. Ça lui coûtait moitié moins cher que le train. Où? demandai-je. — A Rocca, dit-il. Il y avait de la famille. Ce n'était pas loin. Il pouvait y aller difficilement chaque semaine à cause de l'essence qui était rationnée mais seulement tous les quinze jours. Il y était allé la semaine dernière. Oh! c'était un très petit port. Cette dernière fois il y avait une Américaine très riche, et que c'était à se demander ce qu'elle venait faire dans un coin pareil. Une Américaine, oui, du moins on le disait. Elle avait un beau yacht ancré juste devant la plage. Il l'avait vue se baigner. C'était une femme magnifique. Comme quoi il ne fallait pas généraliser même sur les petites choses. Jusque-là il avait cru ce qu'on disait : que les Américaines étaient moins belles que leurs femmes italiennes. Mais celle-là, c'était bien simple, celle-là, elle était si belle qu'il ne se souvenait pas avoir jamais rencontré de femme plus belle. Il ne me dit pas qu'elle était jolie ou qu'elle lui plaisait, non, seulement qu'elle était belle. Il le dit avec sérieux, en italien : Bellissima. Il ajouta E sola.

Ensuite il me parla de Rocca. Au fond, pourquoi n'irais-je pas, si j'en avais le temps? Il ne fallait pas toujours s'en tenir aux villes pour avoir une juste idée de l'Italie. Il fallait aussi visiter un village ou deux et aller dans la campagne. Et Rocca, c'était un bon endroit pour voir vivre le petit peuple italien. Il avait tant souffert, ce peuple-là, il travaillait comme aucun autre, et vous verrez sa gentillesse. Il le connaissait bien, — ses

Extrait de la publication

parents étaient paysans — mais, s'il ne partageait plus son aveuglement il l'aimait d'autant plus. D'en être sorti le faisait un peu se l'approprier. Il en parlait comme d'une merveille, avec orgueil. Oui, si j'en avais le temps, il fallait que j'aille à Rocca. Il n'y avait qu'une auberge mais nous y serions très bien ma femme et moi. Il me dit :

— La mer, elle est d'un côté, et le fleuve de l'autre côté. Quand la mer, elle est trop forte, ou bien que c'est trop chaude, ou que simplement on veut changer, vous allez faire le bain dans le fleuve. Il est toujours frais. Et justement, l'auberge, elle est sur le fleuve.

Il me parla de ce fleuve, de l'auberge, des montagnes qui surplombaient la vallée, de la pêche sous-marine.

— On ne peut pas s'imaginer quand on n'a jamais fait. On a peur la première fois et après on ne peut plus se passer. C'est très belles, les couleurs, les poissons ils passent sous le ventre. C'est calme, on ne peut pas s'imaginer.

Il me parla des bals populaires, des fruits — des citrons gros comme des oranges — de cette région.

On arriva à San Romano, dans la vallée de l'Arno. Le ciel était cuivré. Il n'y eut plus de soleil sur la route mais il y en eut encore pendant un moment sur le haut des collines. Elles étaient plantées d'oliviers depuis leur pied jusqu'à leur cime. Les maisons étaient belles, de la même couleur que la terre. Auprès de la moindre d'entre elles se dressaient des cyprès. C'était un paysage d'une écœurante douceur.

— Vous êtes de cette partie-ci de la Toscane? lui demandai-je.

— De la vallée, oui, dit-il, mais pas de ce côté-ci de Florence. Mais la famille, maintenant, elle est à Rocca. Mon père, il aime la mer.

Le soleil disparut derrière les collines et la vallée tira sa lumière de l'Arno. C'était un petit fleuve. Sa surface brillante, calme, ses courbes douces et nombreuses, sa couleur verte, lui donnaient l'allure d'un animal ensommeillé. Vautré dans ses berges à pic, d'un accès difficile, il coulait avec bonheur.

— Comme il est beau l'Arno, dis-je.

Sans même s'en apercevoir il me tutoya.

— Et toi, me demanda-t-il, qu'est-ce que tu fais?

— Ministère des Colonies, dis-je. Service de l'État civil.

Extrait de la publication

— Ça te plaît, ce travail-là?
— Terrible, dis-je.
— Qu'est-ce que tu fais?
— Je recopie des actes de naissance et de décès.
— Je vois, dit-il. Tu y es depuis longtemps?
— Huit ans.
— Moi, dit-il au bout d'un moment, je ne pourrais pas.
— Non, dis-je, tu ne pourrais pas.
— Pourtant, dit-il, être maçon, c'est dur, l'hiver tu as froid, l'été, tu as chaud. Mais quand même toujours recopier, je ne pourrais pas. Il y en a qui peuvent, il faut bien, mais moi, non, je ne pourrais pas.
— Moi, je ne peux pas, dis-je.
— Et pourtant tu le fais?
— Je le fais. J'ai cru au début que j'allais en mourir mais pourtant je le fais, tu sais bien ce que c'est.
— Et maintenant tu crois encore?
— Qu'on peut en mourir? oui, mais pour un autre, plus pour moi.
— Ça doit être terrible, toujours recopier, dit-il lentement.
— Tu ne peux pas t'imaginer, dis-je.
Je le dis sans doute avec l'accent de la plaisanterie. Et on aurait pu croire, ou que ça ne devait pas l'être tant que ça, ou que c'était une façon que j'avais de parler des choses de ma vie.
— C'est important, le travail qu'on fait, dit-il. Faire n'importe quoi, on ne peut pas.
— Pourtant il en faut bien, dis-je, pourquoi pas moi?
— Non, dit-il, non, pourquoi toi?
— J'ai essayé de faire autre chose, je n'ai jamais trouvé.
— Il y a des fois, dit-il, il vaut mieux crever de faim. Moi, à ta place, j'aimerais mieux crever de faim.
— Toujours cette peur d'être sans travail. Et puis aussi la honte, je ne sais pas.
— Quand même il y a des choses que c'est plus honteux de faire que de ne faire pas.
— J'aurais voulu être coureur cycliste, explorateur, des choses impossibles. Et finalement j'ai fini par entrer au ministère des Colonies. Mon père était fonctionnaire colonial, alors ça m'a été facile. La première année on n'y croit pas, on se dit que

Extrait de la publication

Extrait de la publication

MARGUERITE DURAS

Le marin de Gibraltar

Il y avait une fois un homme qui n'était pas heureux. Il avait une femme qui ne lui plaisait pas et un travail qui lui faisait horreur. C'était un homme accablé d'une vie lâche, sans histoires et sans amis.

Un jour, pourtant, il se fait un ami. C'est le chauffeur d'une camionnette qui le conduit de Pise à Florence. Arrivé à Florence, il sait que « sa vie ne va pas », comme dit le chauffeur. Ensuite, une terrible chaleur aidant, il trouve enfin la force de faire les deux ou trois choses qui devront lui permettre d'avoir peut-être une histoire. Il décide de quitter son travail et de rompre avec la femme avec laquelle il vit. Il s'en va passer ses derniers jours dans un petit village, à l'embouchure d'un fleuve dont lui a parlé le chauffeur. C'est là qu'il aura le courage de décider de sa vie. Il l'a. Et aussitôt après, alors qu'il est très malheureux, il rencontre une femme qui est très belle, qui a beaucoup d'argent et qui a un bateau. Elle parcourt les mers à la recherche du marin de Gibraltar. Qui est le marin de Gibraltar ? C'est la jeunesse, le crime et l'innocence, un homme simple, la mer, les voyages. Un homme qu'elle a aimé et qui a disparu, qui est peut-être mort ou qui se cache.

Il la rencontre donc. Ils se plaisent. Il a eu le courage de décider de sa vie. Il est libre. Il n'a pas un sou. Elle l'engage sur son bateau. Il va l'aider à rechercher le marin de Gibraltar. Ils partent.

Ils deviennent un couple. Ils s'aiment sûrement. Et leur travail consiste à rechercher avec scrupule cet objet, le marin de Gibraltar, qui sonnerait la fin du couple qu'ils forment. Car il est bien entendu que c'est le marin de Gibraltar qu'elle aime et c'est pourquoi ils le cherchent. Occupation passionnante, et qui réserve bien des plaisirs. De Sète à Tanger et de Tanger à Abidjan, et d'Abidjan à Léopoldville, ils cherchent. Ils savent bien qu'il ne faut pas tricher, qu'il faut chercher sérieusement.

Trouveront-ils ?

9 782070 220946

52-X A 22094 ISBN 2-07-022094-X

Extrait de la publication